

PAIX LITURGIQUE

Notre lettre 613 publiée le 23 septembre 2017

RP de Blignières : LE RITE REND "SENSIBLE" LA VÉRITÉ

Dimanche 17 septembre 2017 c'est dans une église de la Trinité des Pèlerins bondée que le RP de Blignières, fondateur des dominicains de Chéméré (et de nouveau Prieur depuis le 20 septembre 2017), a prononcé le sermon de clôture du pèlerinage romain ayant marqué le dixième anniversaire du motu proprio Summorum Pontificum. Nous sommes heureux, avec sa permission et celle du RP de Saint-Laumer, qui célébrait cette belle messe pontificale selon le rite dominicain, de vous faire partager cette réflexion qui souligne avec force le lien irrépressible entre liturgie et théologie. Car la liturgie, comme le soulignait le cardinal Müller, lors du colloque du 14 septembre à l'Université angélique, est un « lieu théologique ». Et par le fait, un « lieu » artistique. On appréciera en ce sens la conclusion du P. de Blignières, qui évoquant implicitement l'adage platonicien, « le beau est la splendeur du vrai », l'applique aux rites sacrés polis par la tradition : « La vérité qui devient sensible, qu'est-ce que c'est, sinon la beauté ? »

Image: rs20170925155953_blignomelia.jpg

SERMON DU RP DE BLIGNIÈRES (FSVF) POUR LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DU MOTU PROPRIO SUMMORUM PONTIFICUM

Rome, église de la Trinité des Pèlerins, 17 septembre 2017

Le Concile de Trente, pour rendre raison des cérémonies du Saint Sacrifice de la Messe, rappelle que la nature de l'homme a besoin d'aides extérieures et de signes visibles afin de s'élever à la contemplation des choses divines (1). On peut en tirer une définition du rite : « un rite, c'est ce qui rend sensible une vérité ». Le rite du sacrifice de la messe, c'est ce qui met à la portée de la nature humaine la vérité sur Dieu, la vérité sur l'homme, et la vérité sur le Christ. En sa forme latine traditionnelle, il rend tangibles, avec une efficacité insurpassable, ses trois aspects.

La vérité sur Dieu : Dieu est Trinité

Celui qui assiste pour la première fois à la messe dans le rite traditionnel est tout de suite frappé par l'ambiance sacrée qui s'en dégage. L'architecture majestueuse, la disposition de l'espace avec un lieu réservé aux ministres et un autre aux fidèles, l'orientation de la célébration, l'attitude recueillie et hiératique du célébrant, les vêtements particuliers qu'il revêt, la langue inaccoutumée qu'il emploie, les gestes de révérence qu'il fait en direction du tabernacle et des oblats consacrés, notamment les nombreuses genuflexions, enfin le mystérieux silence du canon : tout porte à sortir du monde profane et à se mettre en présence de Quelqu'un qui dépasse le monde.

Mais si cet assistant prend la peine de suivre dans un missel ce que dit le prêtre, il est alors touché par un aspect étonnant de la prière. Certes, on y supplie avec grand respect celui que toutes les traditions de l'humanité appellent « Dieu », mais on le fait avec la certitude confiante d'un enfant s'adressant à son père. L'onction inimitable des très anciennes prières latines nous met en rapport, non avec un grand architecte impassible de l'Univers, mais avec une réalité mystérieuse et fascinante : la Trinité. On s'adresse à elle, étonnamment, comme si on était de la famille ! On lui parle avec une audace inouïe, on se présente à elle dans le voisinage de toute une nuée de saints personnages qui ont un grand crédit auprès d'elle. On ne cesse surtout de parler de son Fils, et chaque fois que l'on évoque son nom, on incline la tête.

Oui, les rites de la tradition latine soulignent fortement que c'est à la Trinité que l'on s'adresse, avec des gestes expressifs, et des paroles où se conjuguent l'adoration et l'amour. Ainsi l'offertoire de la messe dominicaine : « Recevez, sainte Trinité, cette offrande que je vous offre en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et accordez qu'elle monte en votre présence et vous soit agréable, et qu'elle opère mon salut éternel et celui de tous les fidèles ».

La vérité sur l'homme : l'homme est « perdu »

Mais rapidement, une deuxième note se dégage, pour celui qui découvre les rites anciens. Ils rendent sensibles la vérité sur l'homme. Cette vérité, c'est que, laissé à lui-même, l'homme est « perdu ». La recherche d'un sens à une vie qui paraît souvent absurde, le scandale du mal et spécialement celui de la souffrance

des innocents, le sentiment, au moins confus, d'une culpabilité personnelle : quiconque réfléchit, au lieu de se « divertir », expérimente cela... Que devient cette angoisse existentielle, lorsqu'elle se confronte à un rite rempli de la sagesse des siècles catholiques ? Elle reçoit un nom : le péché. Tant dans les liturgies orientales que dans celles de l'occident, on remarque quelque chose de très émouvant : le prêtre, et avec lui les fidèles qui s'unissent au sacrifice, reconnaissent la vérité de leur misère.

Voyez le célébrant dans les prières préparatoires de la messe romaine : il semble hésiter à monter à l'autel avant d'avoir, de nombreuses manières, reconnu son indignité : par un psaume admirable, par une confession de ses fautes, par des versets qui ressemblent à des oraisons jaculatoires ! Voyez le prêtre au rit dominicain, comme il s'incline profondément durant les Confiteor, le sien et aussi celui des ministres, comme s'il voulait prendre aussi sur lui leurs péchés ! Voyez les prières du canon romain « si pur de toute erreur, qu'il n'est rien en lui qui ne respire grandement la sainteté et la piété » (2), ce canon où le célébrant, à diverses reprises, prosterné, implore humblement, tel un pécheur qui ne peut s'appuyer sur ses mérites (Te igitur, Supplices te rogamus, Nobis quoque peccatoribus) ! Voyez les bouleversantes prières du prêtre avant la communion !

Une des raisons du rayonnement des rites anciens sur les convertis - je parle d'expérience -, c'est qu'ils assument, avec une clairvoyance convaincante, cette part de la vérité de l'homme trop souvent camouflée : il est pécheur et il a besoin de rédemption. Et ces rites ont le secret de mettre avec espérance cette misère au contact de la miséricorde.

La vérité sur le Christ : son sacrifice, offert par l'Église, réconcilie l'homme à Dieu

Par toute la tonalité d'une célébration selon un rite « d'usage vénérable et antique » (3), l'assistant - combien de fois n'en avons-nous pas reçu la confiance ! - sent « qu'il se passe quelque chose ». Au cœur du silence sacré du canon, les gestes qui entourent la double consécration mettent comme sous ses yeux le mystère de la foi. Il remarque, dans son missel, que le célébrant, durant tout le canon, a désigné les oblats par des signes de croix. Il voit les fidèles recevoir l'hostie consacrée à genoux et sur les lèvres et demeurer ensuite en prière silencieuse. S'il interroge le prêtre après la messe, il est préparé à apprendre et à comprendre que l'essence de la messe est un sacrifice. Ce sacrifice de louange à la Trinité est un sacrifice propitiatoire « pour [son] salut éternel et celui de tous les fidèles ».

D'ailleurs il se rend compte, par les mouvements que fait le prêtre et par son orientation, que tout est axé, non sur le prêtre lui-même, mais sur le Christ, en sa présence au tabernacle et dans les oblats consacrés. Il voit comment le célébrant tient les doigts joints après avoir touché le Corps du Christ, et avec quelle amoureuse précaution il recueille sur le corporal toutes les parcelles consacrées. D'une part, le besoin de salut est fortement souligné ; d'autre part, les paroles et les gestes nous mettent sensiblement en contact avec le renouvellement mystique et non sanglant d'un sacrifice salutaire. Ainsi au rite dominicain, le célébrant, après la consécration, écarte largement les bras, comme le Christ sur la Croix. Pour le rite de la paix, il embrasse d'abord le calice contenant le précieux Sang du Christ et sur lequel il tient son Corps immaculé, pour bien signifier que la paix qu'il transmet aux ministres vient du sacrifice du Christ.

Les rites anciens conviennent encore à la nature de l'homme sous l'aspect où ils traduisent la médiation historique de l'Église. Le canon romain en particulier « est fait soit des paroles mêmes du Seigneur, soit des traditions des apôtres et des pieuses instructions des saints pontifes » (4). C'est une consolation de docilité filiale, pour un prêtre de rite latin, de savoir qu'il prie avec le même canon que saint Grégoire le Grand. C'est une grande sûreté doctrinale et une joie immense pour lui de s'effacer devant des rites utilisés au cours des siècles par de si nombreux saints, et de vivre des cérémonies qui ont sanctifiées des générations de fidèles. Il est très émouvant, par exemple, pour un dominicain, de savoir que les gestes et les paroles qu'il emploie en célébrant la sainte messe ont fait pleurer notre Père saint Dominique et le Docteur eucharistique saint Thomas d'Aquin.

Image: rs20170924214346_sanmarcochemere.jpg

Le RP de Blignières et quelques membres de la Fraternité Saint-Vincent Ferrier durant les vêpres d'ouverture du dixième anniversaire du motu proprio Summorum Pontificum, célébrées apr Mgr Gänswein, Préfet de la Maison pontificale.

Conclusion

Oui, le rite rend sensible la vérité, le rite latin traditionnel souligne merveilleusement la vérité sur Dieu, sur l'homme et sur le sacrifice du Christ. Mais la vérité qui devient sensible, qu'est-ce que c'est, sinon la beauté ? Rendons grâce à Dieu de pouvoir « prier sur de la beauté ». Et remercions l'Église d'avoir, après une longue période de confusion et d'injustices, rendu « l'honneur qui lui est dû » (5) à ce rite qui a suavement et fortement porté, et qui portera encore, sans doute jusqu'à la Parousie, tant d'hommes, vers le mystère insondable du sacrifice du Christ.

RP Louis-Marie de Blignières

Fondateur de la Fraternité Saint-Vincent-Ferrier

(1) Concile de Trente, Session XXII (17 septembre 1562), *Décret sur le Sacrifice de la Messe* : « Le Christ voulut laisser à l'Eglise, son épouse bien-aimée, un sacrifice qui soit visible (comme l'exige la nature humaine). Par-là serait représenté le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois pour toutes sur la croix, le souvenir en demeurerait jusqu'à la fin du monde, et sa vertu salutaire serait appliquée à la rémission de ces péchés que nous commettons chaque jour » (DS, n° 1740, cité par le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, n° 1366). « La nature humaine est telle qu'elle ne peut facilement s'élever à la méditation des choses divines sans les aides extérieures. C'est pourquoi notre pieuse Mère l'Eglise a institué certains rites, pour que l'on prononce à la messe certaines choses à voix basse et d'autres à voix plus haute. Elle a aussi introduit des cérémonies, telles que les bénédictions mystiques, les lumières, les encensements, les vêtements et de nombreuses autres choses de ce genre, reçues de l'autorité et de la tradition des apôtres. Par-là serait soulignée la majesté d'un si grand sacrifice, et les esprits des fidèles seraient stimulés, par le moyen de ces signes visibles de religion et de piété, à la contemplation des choses les plus hautes qui sont cachées dans ce sacrifice » (DS, n° 1743).

(2) Concile de Trente, *ibid.*, DS, n° 1745.

(3) Benoît XVI, *Motu proprio Summorum Pontificum*, du 7 juillet 2007, article 1.

(4) Concile de Trente, *ibid.*, DS, n° 1745.

(5) Benoît XVI, *Motu proprio Summorum Pontificum*, du 7 juillet 2007, article 1.